

ENTRETIEN

Muguraș CONSTANTINESCU¹ avec Maria PAPADIMA²

Ancienne traductrice au Conseil Européen (1993-2000), Maria Papadima est actuellement professeure associée au Département de Langue et Littérature Françaises de l'Université d'Athènes où elle enseigne la théorie et la pratique de la traduction. Elle est l'auteure de plusieurs articles publiés dans des revues spécialisées et dans des actes de colloques internationaux. Ses domaines de recherche sont la littérature francophone, la littérature portugaise et la traduction, et plus spécialement la retraduction, le métatexte et le paratexte de la traduction, la traduction des noms propres, l'édition bilingue etc. En 2008, elle a reçu le *Prix national grec de traduction littéraire* pour sa traduction de *Livro de Desassossego* de Fernando Pessoa. Elle a aussi traduit des œuvres de Balzac, Octavio Paz, Costas Axelos, Samuel Beckett, Blaise Cendrars, Pierre Mertens, François Cheng, Philippe Nemo, etc.

Sa formation, commencée à l'Université d'Athènes, a continué en France à l'Université Paris XII avec une thèse de littérature comparée, *La ville dans l'œuvre romanesque d'Aragon et de Tsirkas – Application au Monde réel, aux Cités à la Dérive et au Printemps Perdu*, où la traduction occupe une place importante. Elle est complétée avec bonheur par un cycle postuniversitaire de formation en traduction littéraire au Centre Européen de Traduction Littéraire à l'ISTI – l'Institut Supérieur des Traducteurs et d'Interprètes de Bruxelles.

Dans ses études, articles et communications, elles s'intéresse à la didactique du français, à son rayonnement culturel (« Redéfinir la place de la traduction dans l'enseignement des langues », *Le français dans le monde*, n° 314, mars-avril 2001, « La place de la traduction dans l'enseignement des langues », *Revue Metafrassi* 02, vol. 8, 2002, « La langue française, miroir de culture(s) », *Revue Metafrassi* 04-05, vol. 10, 2004-5), mais aussi à la voix du traducteur, à la pulsion du traduire, à la retraduction et sa relation de proximité avec la réécriture (« La pulsion du traduire, impulsion du retraduire », *L'Atelier de traduction*, n° 15/2011, « De Constantin Cavafy à Konstandinos Kavafis : traduction, retraduction(s), réécriture », communication au Congrès de l'Association Internationale de Littérature comparée, « Beyond Binarisms : Discontinuities and Displacements in

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

² Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes, mpapadima@frl.uoa.gr.

Comparative Literature », Universidade Federal de Rio de Janeiro, 29 July-4 August 2007).

Avec une grande souplesse, égalée seulement par une réelle curiosité intellectuelle, elle passe d'une problématique à l'autre, d'un domaine à l'autre, envisageant avec la même subtilité et finesse analytique tantôt la poésie en édition bilingue et ses enjeux pour l'éditeur, le traducteur, le lecteur, tantôt les traducteurs grecs de Baudelaire. Elle écrit ou communique avec la même passion et pertinence sur Pessoa chez les Grecs, sur la traduction polyphonique, sur le statut particulier du retraducteur ou, tout simplement, sur « la traduction sous tous ses aspects au centre de gravité du dialogue international ».

Malgré ses nombreuses tâches administratives – directrice du département du français, coordonatrice du Master en traduction littéraire, responsable de nombreuses conventions Erasmus Plus –, malgré ses nombreuses rencontres avec les lecteurs de Pessoa dont elle est l'incontestable et l'inégalable traductrice vers le grec, malgré ses nombreux déplacements professionnels, Maria Papadima a trouvé le temps et la disponibilité de répondre à nos questions.

- Chère Maria Papadima, merci tout d'abord d'avoir accepté de répondre à nos questions. Ma première porte sur votre formation. Vos études universitaires, suivies soit à Athènes, soit à Paris, se situent dans le domaine de la littérature française et de la littérature comparée, y compris votre brillante thèse de doctorat, soutenue à Paris XII, sur la thématique de la ville. En quoi une telle recherche, passionnante, sans doute, annonce-t-elle votre carrière de traductologue et de traductrice d'aujourd'hui ?

- Quand on est dans le champ de la littérature comparée on est déjà dans l'espace de la traduction. Il ne faut pas oublier que les deux sciences qui ont servi de marraines à la traductologie sont, d'une part, la littérature comparée et, d'autre part, la linguistique. Avec la littérature comparée on est déjà dans le domaine de l'Autre d'une façon plus totale que l'approche plutôt technique que nous offre la linguistique. Dans le cas de ma thèse, il y avait un va-et-vient constant entre deux auteurs, deux langues, deux cultures, deux pays. La traduction était omniprésente. J'ai dû d'ailleurs la pratiquer en traduisant du grec vers le français des passages des ouvrages cités qui n'étaient pas traduits.

- Qu'est-ce qui vous a conduite au cycle postuniversitaire sur la traduction littéraire du Centre Européen de Traduction Littéraire à l'ISTI de Bruxelles qui semble constituer un tournant décisif dans votre formation ?

- Je n'avais pas fait d'études de traductologie, j'étais entrée dans la traduction par la porte de service, par la pratique, j'avais besoin de théoriser, de réfléchir, de prendre du recul sur le travail déjà effectué, de rencontrer des maîtres-traducteurs, de me retrouver dans l'ambiance d'un atelier, d'avoir des échanges avec d'autres traducteurs aussi en voie de formation. Le CETL, créé par Françoise Wuilmart, était un espace très dynamique. J'ai eu l'occasion d'entendre parler de traduction Yves Bonnefoy et Jean-Michel Déprats et de suivre de cours avec Patrick Quillier, Jacques Thériot, Claire Cayron et autres grands traducteurs.

- Une période importante de votre activité est consacrée à l'activité de traductrice auprès des organismes comme le Conseil Européen (1993-2000). Parlez-nous un peu de cette expérience que je suppose enrichissante mais différente de la traduction littéraire que vous pratiquée constamment et depuis longtemps. Dans quelle mesure l'une s'appuie sur l'autre, dans quelle mesure l'une s'oppose à l'autre ? C'est profitable pour un traducteur de faire le va-et-vient entre les deux ?

- Traduire dans le cadre des institutions européennes était pour moi un choix de curiosité mais également un choix d'ordre alimentaire. C'est le seul cas du métier de traduction, où « le travail nourrit son homme ». Je vois cette période de ma vie comme la professionnalisation de mon envie de traduire. Traduire tous les jours une dizaine de pages, vivre dans et par la traduction, traduire des textes de tous les domaines, s'est avérée pour moi une période de discipline et de formation. A l'époque il n'y avait pas de grandes différences entre la traduction littéraire et la traduction technique, on était tous d'une certaine façon des artisans. Aujourd'hui, la traduction dans les instances européennes s'est industrialisée, elle est devenue un produit de série, plus standardisé, plus anonyme, plus collectif aussi dans sa confection, tandis que la traduction littéraire, bien que fortement influencée elle aussi par les nouvelles technologies, continue son chemin de création et d'originalité.

- Pour revenir à la traduction littéraire vous avez dans votre palmarès un nombre impressionnant de traductions en grec, en général, de grands auteurs et, fait plus rare, depuis trois langues, le français, l'espagnol et le portugais, où le dernier occupe la place dominante. Qu'est-ce qui explique et motive ce choix ?

- Le français était ma langue de formation, l'espagnol une langue d'ouverture vers un monde plus vaste et le portugais la langue, tout d'abord, d'un auteur : Fernando Pessoa. En fait, j'ai lu Pessoa en français et j'ai décidé à apprendre le portugais pour le traduire de l'original. Bien sûr la langue portugaise m'a emmené ensuite vers d'autres auteurs portugais et brésiliens.

- L'auteur dont vous avez le plus traduit est le Portugais Fernando Pessoa, à mettre dans la série des grandes consciences littéraires du XX^e siècle à côté de Proust, Kafka ou Joyce. La traduction en grec du *Livro de Desassossego* vous a valu le Prix national grec de traduction littéraire et le surnom très valorisant « Madame Pessoa ». C'est sans doute une expérience exceptionnelle de plonger si intimement dans son univers. Quelles sont les principales difficultés que vous avez eu à vaincre en travaillant sur ses ouvrages ? Mais les satisfactions ?

- La rencontre avec l'œuvre de Fernando Pessoa a été pour moi une sorte d'épiphanie. Je suis reconnaissante à la langue française et aux traducteurs français de Pessoa pour cette rencontre qui a changé le cours de ma vie, en ajoutant une nouvelle langue et un auteur sublime, en canalisant ma pulsion de traduire vers un but si exigeant. Au fond, je connais mieux le portugais de Pessoa que la langue portugaise, en général. Je suis à l'aise avec cette « coterie inexistante » que représentent les hétéronymes. L'univers de Pessoa est complexe, fascinant, après 15 ans de cohabitation continue, j'ai toujours des difficultés, mais je ne me lasse pas. C'est un auteur aux facettes multiples et aux tiroirs-surprises.

- Vous avez également traduit des auteurs de langue française d'une grande diversité de genres, de styles, d'époques et d'origines : Pierre Mertens, Jules Verne, Costas Axelos, Caterina Stenou, Jorge Semprun, Gilles Courtemanche, Blaise Cendrars, Balzac, Boris Vian, Beckett, François Cheng. Avez-vous proposé vous-même ces auteurs aux éditeurs ou s'agit-il des opportunités que vous n'avez pas voulu rater. Avez-vous des préférences parmi ces auteurs ? Lequel vous a semblé le plus résistant à la traduction ? Mais le plus facile à rendre pour le public grec ?

- De tous ces auteurs, aucun ne m'a été proposé par un éditeur. J'ai presque toujours décliné les commandes qui m'ont été faites, non pas par snobisme, mais par manque de temps. Le seul livre qui m'a été proposé et que j'ai accepté a été *Jogos para atores e não atores* du grand théâtrologue brésilien Augusto Boal. Tous les auteurs que j'ai traduits ont été pour moi des vrais désirs de traduction – je veux traduire ça –, des curiosités – comment peut-on traduire ça –, des défis – là, tu vas te casser les dents –, et représentent toutes les langues que je connais et tous les genres. Il n'y a pas de traductions plus faciles que d'autres, il y a tout simplement chaque fois des difficultés ou des résistances d'un ordre différent. Aucun de livres que j'ai traduit ne m'a paru facile. Il y a des difficultés qui ont à voir avec le sujet traité, par exemple la philosophie pour Costas Axelos ou François Cheng, qui exige des connaissances et une terminologie adéquates, la re-écriture pour la traduction de poésie de Blaise Cendrars ou de Pessoa ou le langage

poétique de Boris Vian, des difficultés qui sont dues à l'éloignement culturel, temporel, spatial, historique.

- *Vous avez aussi fait des traductions plus spécifiques pour le professeur de traductologie que vous êtes, quelques textes théoriques sur la traduction et vous vous êtes arrêtée à des textes plutôt brefs mais essentiels dans ce domaine signés par Blanchot, Paz, d'Alembert et Bonnefoy. Pour le traductologue c'est, sans doute, un grand plaisir et une grande chance de traduire des textes qui scrutent en profondeur le faire traducteur. Vos traductions avaient-elles dans ce cas également un but didactique, les faire connaître aux jeunes chercheurs ?*

- Oui, j'aurais pu me contenter à les lire dans l'original. Mais la mise en circulation de tels textes renouvelle la discussion autour de la traduction, offre des outils aux jeunes chercheurs, aide à la formation d'un méta-langage.

- *Pour ce qui est des préoccupations traductologiques vos axes de recherche sont nombreux, la traduction dans l'enseignement des langues, le métatexte et le paratexte, la voix du traducteur, la retraduction, la traduction des noms propres, l'édition bilingue etc. Je pense que des thèmes comme « Traduire la ville » ou « La poétique des villes : un défi à la traduction » assurent le passage de vos préoccupations littéraires, notamment thématiques, à celles sur la traduction, notamment traductologiques. Est-ce que je me trompe ? S'agit-il d'un passage ou d'un va-et-vient entre études littéraires et études traductologiques dans votre recherche ?*

- Dans mon cas, la praticienne est avant la théoricienne. Mes recherches théoriques ont toujours eu un antécédent pragmatique. Avant de théoriser, je me suis confrontée aux problèmes de traduction, j'ai mis la main dans la pâte. Comme je suis de formation littéraire, je dirais que dans mes recherches il y a un va-et-vient très fructueux entre études littéraires et études traductologiques.

- *Les rapports entre paratexte et traduction semblent intéresser de plus en plus les chercheurs en traductologie au point de parler de « paratraduction ». Avez-vous un corpus privilégié pour l'étude du paratexte et de la paratraduction ?*

- La traduction de poésie offre en général un observatoire privilégié pour le paratexte et la paratraduction. Les traducteurs de poésie, souvent des poètes eux-mêmes, sont plus éloquents. Ils parlent volontiers de leur travail de traducteur, en introduction ou en postface, se mettent à exposer des théories, donnent des notes, ouvrent leur atelier de traducteur, fournissent tout un discours traductologique.

- *Mais pour la retraduction ? Avez-vous un corpus ou un auteur qui en offre une matière plus généreuse ?*

- Tous les classiques sont énormément retraduits en langue grecque. Les classiques les plus retraduits ne sont pas les mêmes dans tous les pays. Nous, en Grèce, nous avons 22 traductions du *Petit Prince* de Saint-Exupéry contre 1 en italien ou en portugais, 10 en espagnol, 12 en polonais etc. ; nous avons 6 traductions de *Mme Bovary* contre 25 en allemand, 3 traductions de l'œuvre de Stendal *Le Rouge et le noir*, contre 9 en allemand etc. C'est une recherche fascinante de suivre les retraductions des œuvres classiques dans les différents pays et de comparer les résultats. Il y a beaucoup de pistes de travail et de conclusions à tirer.

- *Quelle est votre collaboration avec le Réseau thématique « La traduction comme moyen de communication interculturelle », structure très dynamique et très active et qui propose des thèmes de recherche toujours très incitants ?*

- J'ai suivi leurs travaux pour la première fois à Mulhouse ; ils portaient sur « La Retraduction. Les Belles revisitées ». Depuis, je suis presque toujours présente à leur rencontre scientifique annuelle, qui a lieu à Cracovie ou à Wrocław, à Mulhouse ou à Lille, selon les 4 universités impliquées, toujours autour d'un sujet très intéressant. Ces réseaux auxquels participent plusieurs pays donnent à la recherche traductologique une perspective très dynamique. C'est un exemple à suivre.

- *Parce que ce numéro de notre revue porte sur la traduction de la dimension culturelle, je vous prie de nous dire quelle est votre avis sur cette question si complexe.*

- C'est un des aspects les plus intéressants de la recherche traductologique actuelle. On ne peut pas parler de traduction aujourd'hui sans soulever la dimension culturelle. Qu'est-ce qu'on traduit, comment le traduit-on, quelle est la réception de telle œuvre traduite, quel est le statut de la traduction et du traducteur sont des questions qui ont partie liée avec la dimension culturelle de la traduction.

- *Comment collabore en vous le traductologue et le traducteur ? L'un surveille et contrôle l'autre ? Le dernier inspire et enrichit le premier ?*

- Ils travaillent en parfaite harmonie, dans une inspiration, enrichissement et contrôle mutuels. La seule vraie difficulté c'est que chacun d'eux exige du temps et de l'énergie propre. Je me donne à plein cœur aux deux activités mais il y a souvent des moments d'insatisfaction, quand le

traducteur exige le temps ou l'espace que le traductologue a accaparé et vice-versa.

- *Ma dernière question porte sur vos projets de recherche et de travail. Que traduisez-vous à présent ? Sur quoi portent vos réflexions traductologiques ?*

- Je continue toujours avec Fernando Pessoa, je sors une ou deux traductions par an. Comme vous le savez, il a laissé à la postérité cette fameuse arche pleine d'inédits qui continuent à voir le jour. Je traduis *Fausto*, une pièce laissée inachevée qu'il a écrite tout au long de sa vie, mais également des œuvres du grand auteur brésilien Machado de Assis. Pour 2015, vont être publiés dans la collection prestigieuse de *Orbis Litterae* des éditions Gutenberg trois de ses romans : *Dom Casmurro*, *Quincas Borba*, *Memórias postumas de Brás Cubas*. Je prépare également un volume avec des réflexions de plus grands traducteurs grecs sur l'acte de traduire. J'aimerais dresser les portraits de grands traducteurs, sortir ces inconnus de l'ombre, Mon grand projet serait d'écrire ou de coordonner une histoire de traduction en Grèce.

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophones : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.